L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 27 OCTOBRE.

Athénée Louisianais.

Sensibilité des plantes; effet sur elles de l'éther et du chloroforme. Plantes insectivores; plantes carnivores.

L'Athénée, dans une de ses dernières séances, s'est occupé d'une question à laquelle les résultats déjà obtenus donnent beaucoup d'attrait.—Unité des animaux et des plantes. Il faut se rappeler que la division de la nature en trois règnes, animal, végétal, minéral, est une simple invention de l'esprit humain pour faciliter l'étude du monde extérieur.

Pour nous en tenir à l'animal et au végétal, personne jusqu'à présent n'a pu préciser la limite qui sépare l'un de l'autre, si toutefois cette limite existe, chose peu probable.

A mesure que les progrès de la science se multiplient, on voit la plante manifester des phénomènes biologiques d'un ordre élevé, ou, en d'autres termes, donner des signes de vie que l'on croyait être l'apanage exclusif de l'animalité.

De tout temps on a été frappé des mouvements de la plante, tels que l'enroulement des vrilles autour des corps voisins, qui ressemble à un acte de préhension volontaire; l'inclinaison des feuilles, le soir, comparable à l'affaissement des membres à l'heure du sommeil; la reptation des racines allant chercher au loin, à travers toutes sortes d'obstacles, les sucs du sol dont elles ont besoin. Qui de nous n'a pas songé longuement, lorsqu'il a vu la feuille de la sensitive se contracter sous le toucher le plus délicat? Qui n'a pas cru assister au rapprochement de deux êtres sympathiques et aimants, lorsqu'à l'époque de la fécondation il a vu deux fleurs aquatiques monter à la surface de l'eau et le pollen de l'une se diriger vers l'autre?

En réalité, nous ne savons pas ce que c'est que la vie; nous en appliquons le nom à un ensemble de manifestations saisissables à nos sens, voilà tout; quant à ce qui est de son essence, c'est encore un secret pour nous. Pour se diriger dans les recherches qui ont pour but de dévoiler ses mystères, supposons que l'on convienne de considérer la sensibilité comme le caractère propre de la vie animale: si l'on parvient à découvrir chez la plante des symptômes de sensibilité comme ceux que l'on observe chez l'animal, on en conclura que la plante est douée d'une vie de même nature que celle de l'animal.

Tout le monde sait que les vapeurs d'éther ou de chloroforme introduites dans les poumons provoquent le sommeil et abolissent la sensibilité. Eh bien! si les feuilles de la sensitive se trouvent baignées d'une atmosphère d'éther ou de chloroforme elles perdent leur sensibilité; on a beau les toucher, elles ne se contractent plus; la faculté de sentir, osons le dire—de souffrir—est abolie chez elles, comme chez le patient que l'on endort pour l'opérer. Que si l'on soustrait la sensitive à l'action des vapeurs atmosphériques, elle reprend son impressionnabilité; les feuilles se retirent sur elles-mêmes au moindre contact.

Faites germer des graines sur une éponge humide. Quand le travail de développement est bien commencé, si vous plongez l'éponge dans un milieu imprégné de vapeurs d'éther ou de chloroforme, tout s'arrête et demeure *in statu quo*, jusqu'à ce qu'il vous plaise de dissiper la léthargie dont vous avez frappé vos graines; rendez-leur cet air pur qui fait vivre—*pabulum vitæ*,—et vous allez les voir reprendre leur œuvre d'accroissement.

Comme on le sait la fermentation n'est pas autre chose qu'un phénomène de germination; le chloroforme ou l'éther en suspend le cours.

Tous les tissus organiques, animaux ou végétaux, sont composés de cellules microscopiques qui constituent le véritable siége de la vie et des phénomènes vitaux élémentaires. Ces cellules contiennent une matière protéique, c'est à dire capable de revêtir toutes sortes de formes, ou protoplasme, substance primordiale que le célèbre géologue anglais Huxley nomme "la base physique de la vie." M. Claude Bernard, le physiologiste français si connu pour ses recherches sur les fonctions du foie, pense que ces cellules sont le siége initial de la sensibilité. En effet, elles sont modifiées par les vapeurs de l'éther; le protoplasme perd sa transparence, il se ternit comme le verre froid sur le quel se condense la vapeur d'eau suspendue dans l'atmosphère. Si on supprime l'influence de l'éther, le protoplasme reprend sa transparence.

M. le Dr Dupaquier a lu un rapport sur les plantes carnivores, plus généralement connues aujourd'hui sous la dénomination de plantes insectivores. Des faits scientifiquement établis ne permettent pas de douter qu'il y ait des plantes pourvues d'un appareil expressément destiné à capturer des insectes. Ces plantes sécrètent un liquide dissolvant que l'on a comparé au suc gastrique, et la quantité de liquide sécrété est proportionnelle à la masse d'insectes à dissoudre. Les plantes pour se nourrir ont essentiellement besoin d'azote. La plupart d'entre elles le puisent dans le sol par leurs racines. Les plantes insectivores, en faisant subir à leur proie une décomposition d'où résulte la production d'ammoniaque composé d'azote et d'hydrogène, se procurent, par leurs organes aériens, l'azote, en même temps que, par leurs racines, elles le tirent du sol. Il y aurait donc là une double manière de s'alimenter.

Toutefois, les partisans de l'assimilation de la matière animale et azotée, n'ayant pu jusqu'ici, dit M. le Dr Dupaquier, démontrer, dans les organes extérieurs des plantes insectivores, un appareil digestif, pas même l'existence d'une surface spéciale ou s'aboucheraient des vaisseaux absorbants, il n'est pas permis de voir dans la solution de cette matière animale un fait identique à celui de la digestion.

En attendant que l'organologie végétale porte plus de lumière sur cette question, il demeure constant que des insectes capturés par des familles de plantes répandues sur presque tout le globe, sont dissous par un liquide sécrété exprès pour cela, et qu'il y a absorption de matières azotées.

On peut établir un parallèle entre la puissance d'absorption de la peau de l'homme et celle de la feuille de certains végétaux. De même que le tégument externe du corps humain introduit dans l'économie des matières alimentaires, de même ces plantes se nourrissent par leurs feuilles. En effet, on s'est assuré, par des expériences répétées, que des plantes aériennes entièrement dépourvues de racines, grandissent, fleurissent et fructifient, dans une atmosphère chaude et humide, et qu'un léger surcroît d'ammoniaque, introduit dans une serre où l'on cultive des orchidées et des broméliacées, exerce la plus heureuse influence sur ces plantes auxquelles l'atmosphère seule apporte les principes nécessaires à leur développement.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER.

—M. Aurélien Scholl a publié dans l'*Evénement* une chronique entièrement consacrée au nouveau livre de Victor Hugo. L'auteur de l'*Histoire d'un Crime* a adressé au journaliste la lettre suivante:

Mon éloquent confrère,

A propos de mon livre, vous venez d'écrire une page élevée et puissante, où il y a çà et là des détails exquis. Je vous remercie de l'avoir écrite et je me remercie de l'avoir inspirée.

Je suis, cœur et esprit,
Votre ami, VICTOR HUGO.

INCENDIE DE LA MANUFACTURE DE PIANOS D'ÉRARD.—Dans le passage Ménilmontant, cité populeuse de la rue Oberkampf, un effroyable incendie éclatait le 6 octobre sur les neuf heures du soir; c'était la fabrique de pianos de M. Nicolas Erard qui brûlait.

Le *Bulletin français* dit que les pertes peuvent être évaluées à 1,500,000 francs.

Outre les pertes matérielles, on a à déplorer un grave accident. Un caporal de pompiers de la caserne du Château-d'Eau, qui était monté sur un pan de mur calciné par les flammes, est tombé dans le brasier; deux pompiers se sont précipités à son secours et ont pu le retirer des décombres. Mais, transporté à l'hôpital du Val-de-Grâce, le blessé est mort quelques heures après des suites de ses affreuses blessures.

Voici un procès assez gai, celui de la Frezzolini contre son coiffeur. La Frezzolini qui a été une grande cantatrice au temps des Viardot, de Grisi, des Alboni, est maintenant une femme d'un certain âge—âge trop certain, cinquante-sept ans, d'après Vapereau—et elle ne chante plus. Son passé est plein de créations: *Lucia*, *La Norma*, *Il Trovatore*, etc. Son histoire est faite, ou du moins on pouvait croire qu'elle l'était.

Eh bien! pas du tout. Un favori fâcheux vient d'apprendre aux historiens que la Frezzolini a toujours porté une fausse natte. Hélas! oui. Ces cheveux admirés par tant de générations, ces cheveux qui roulaient avec tant de grâce sur les magnifiques épaules de la cantatrice étaient tout bonnement un chef-d'œuvre postiche, un chef-d'œuvre à demi séculaire. La Frezzolini a voulu dernièrement la faire réparer. La réparation l'a endommagé. De là le procès, de là cette triste révélation dont les historiens sont bien forcés de tenir compte.

—Le docteur X.... est un farouche réactionnaire, en même temps qu'un médecin médiocre, qui tue ses malades à la journée. Aussi suffit-il que la crémation soit proposée par un républicain du conseil municipal, pour qu'il la combatte à outrance.

C'est ce qu'il fait en conscience.

—C'est absurde.... c'est monstrueux! répétait-il.

—Comme il s'échauffe, observa quelqu'un.

—Dame! ce n'est pas étonnant fit, un de nos confrères qui était présent, *on veut brûler ses œuvres!*

—On me rapporte un de ces mots d'enfant qui rendent songeur.

Une petite fille jouait à prendre des mouches.

Quelqu'un lui fait observer que c'est un jeu fort cruel.

—Oh! mais, repart l'enfant avec une terrible ingénuité, je les tue tout de suite sans les faire souffrir.

Combien de grandes personnes qui se croient généreuses à aussi bon compte!

FEUILLETON.

FROMONT JEUNE

—ET—

RISLER AINE.

PAR ALPHONSE DAUDET.

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

LIVRE TROISIÈME.

VI—ELLE A PROMIS DE NE PLUS RECOMMENCER.

Oh! non, elle ne recommencera pas. M. le commissaire peut être tranquille. Il n'y a pas de risque qu'elle recommence. Comment ferait-elle d'abord pour aller jusqu'à la rivière, maintenant qu'elle ne peut plus bouger de son lit? Si M. le commissaire la voyait en ce moment, il ne douterait plus de sa parole. Sans doute cette volonté, ce désir de la mort si fatalement inscrits sur sa figure pâle l'autre matin, sont encore visibles dans tout son être; seulement ils se sont adoucis, résignés. La nommée Delobelle sait qu'en attendant un peu, très peu de temps, elle n'aura plus rien à souhaiter.

Les médecins prétendent que c'est d'une fluxion de poitrine qu'elle meurt; elle aurait rapporté cela dans ses vêtements mouillés. Les médecins se trompent: ce n'est point une fluxion de poitrine. Alors c'est son amour qui la tue?......Non. Depuis cette terrible nuit, elle ne pense plus à Frantz, elle ne se sent plus digne d'aimer ni d'être aimée. Il y a désormais une tache dans sa vie si pure, et voilà précisément de quoi elle meurt.

Chacune des péripéties de l'horrible drame est une souillure à sa pensée; sa sortie de l'eau devant tous ces hommes, son sommeil lassé dans le poste, les chansons ignobles qu'elle y a entendues, la folie qui se chauffait devant le poêle, tout ce qu'elle a frôlé de vicieux, de malsain, de navrant, dans l'escalier du commissariat, et puis le mépris de certains regards, les effronteries des autres, les plaisanteries de son sauveur, les galanteries de l'agent de police, toute sa réserve de femme à jamais détruite son nom qu'il a fallu donner, jusqu'à la gêne de son infirmité qui l'a poursuivie dans toutes les phases de son long martyre, comme une ironie, une aggravation de ridicule à son suicide par amour......

Elle meurt de honte, je vous dis. Dans le délire de ses nuits, c'est cela qu'elle répète sans cesse: "J'ai honte!......J'ai honte!......" et aux moments de calme, elle s'enfonce dans ses couvertures, les ramène sur son visage, comme pour se cacher ou s'ensevelir.

Tout près du lit de Désirée, dans le jour de la fenêtre, la maman Delobelle travaille en gardant sa fille. De temps en temps elle lève les yeux pour épier ce désespoir muet, cette maladie inexplicable, puis elle reprend son ouvrage bien vite, car c'est une des plus grandes douleurs du pauvre de ne pouvoir souffrir à son aise. Il faut travailler sans cesse, et même quand la mort erre tout autour, songer aux exigences pressantes, aux difficultés de la vie.

Le riche peut s'enfermer dans son chagrin, il peut s'y rouler, en vivre, ne faire que ces deux choses: souffrir et pleurer.

Le pauvre n'en a pas le moyen ni le droit. J'ai connu dans mon pays, à la campagne, une vieille femme qui avait perdu dans la même année sa fille et son mari; deux épreuves terribles l'une après l'autre, mais il lui restait des garçons à élever, une ferme à conduire. Dès l'aube, il fallait s'occuper, suffire à tout, mener des travaux différents, dispersés à travers champs à des lieux de distance. La triste veuve me disait: "Je n'ai pas une minute pour pleurer dans la semaine; mais le dimanche, oh! le dimanche, je me rattrape......" Et, en effet, ce jour-là pendant que les enfants jouaient dehors ou se promenaient, elle s'enfermait à double tour, passait son après-midi à crier, à sangloter, à appeler dans la maison déserte son mari et sa fille.

La maman Delobelle n'avait pas même son dimanche. Songez qu'elle était seule pour travailler à présent, que ses doigts n'avaient pas l'adresse merveilleuse des mains mignonnes de Désirée, que les médicaments étaient chers, et que pour rien au monde elle n'aurait voulu supprimer "au père" une de ses chères habitudes. Aussi, à quelque heure que la malade ouvrît les yeux, elle apercevait sa mère dans le jour blafard du grand matin ou sous sa lampe de veillée, travaillant, travaillant sans cesse.

Quand les rideaux de son lit étaient fermés, elle entendait le petit bruit sec et métallique des ciseaux reposés sur la table. Cette fatigue de sa mère, cette insomnie qui tenait perpétuellement compagnie à sa fièvre, était une de ses souffrances. Quelquefois cela surmontait tout le reste.

—Voyons, donne-moi un peu mon ouvrage, disait-elle en essayant de s'asseoir sur son lit. C'était une éclaircie dans cette ombre plus épaisse chaque jour. La maman Delobelle, qui voyait dans ce désir de malade une volonté de se reprendre à la vie, l'installait de son mieux, rapprochait la table. Mais l'aiguille était trop lourde, les yeux trop faibles, et le moindre bruit de voiture roulant sur le pavé, des cris montant jusqu'aux fenêtres rappelaient à Désirée que la rue, l'infâme rue, était là tout près d'elle. Non, décidément elle n'avait pas la force de vivre. Ah! si elle avait pu mourir d'abord, et puis renaître.... En attendant elle mourait, et s'entourait peu à peu d'un suprême renoncement. Entre deux aiguillées, la mère regardait son enfant toujours plus pâle:

—Es-tu bien?

—Très-bien...., répondait la malade avec un petit sourire navré qui éclairait une minute son visage douloureux, et en montrant toute ses ravages, comme un rayon de soleil glissant dans un logis de pauvre, au lieu de l'égayer, en détaille mieux toute la tristesse et le dénûment. Après, c'étaient de longs silences, la mère ne parlant pas de peur de pleurer, la fille engourdie de fièvre, déjà enveloppée de ces voiles invisibles dont la mort entoure par une sorte de pitié ceux qui s'en vont pour vaincre ce qui leur reste de forces et les emporter plus doucement, sans révolte.

L'illustre Delobelle n'était jamais là. Il n'avait rien changé à son existence de cabotin sans emploi. Pourtant il savait que sa fille se mourrait; le médecin l'avait prévenu. Ç'avait même été pour lui une terrible commotion, car au fond il aimait bien son enfant; mais dans cette étrange nature, les sentiments les plus vrais, les plus sincères prenaient une allure fausse et peu naturelle, par cette loi qui veut que, quand une tablette est de travers, rien de ce qu'on met dessus n'ait jamais l'air posé droit.

Delobelle tenait avant tout à promener, à répandre sa douleur. Il jouait les pères malheureux, d'un bout à l'autre du boulevard. On le rencontrait aux abords des théâtres, dans les cafés des comédiens, les yeux rougis, la face pâle. Il aimait à se faire demander: "Eh bien! mon pauvre vieux, comment ça va-t-il chez toi?" Alors il secouait la tête d'un mouvement nerveux; sa grimace retenait des larmes, sa bouche des imprécations, et il poignardait le ciel d'un regard muet et plein de colère, comme quand il jouait le *Médecin des enfants*: ce qui ne l'empêchait pas du reste d'être rempli d'attentions délicates et de prévenances pour sa fille.

Ainsi il avait pris l'habitude, depuis qu'elle était malade, de lui apporter des fleurs de ses courses dans Paris; et il ne se contentait pas de fleurs ordinaires: de ces humbles violettes qui fleurissent à tous les coins de rues pour les petites bourses. Il lui fallait, en ces tristes jours d'automne des roses, des œillets, surtout du lilas blanc, ces lilas fleuris en serre, dont les fleurs, la tige et les feuilles sont du même blanc verdâtre, comme si la nature dans sa hâte s'en était tenue à une couleur uniforme.

—Oh! c'est trop....c'est trop....je me fâcherai, disait chaque fois la petite malade, en le voyant entrer triomphalement son bouquet à la main; mais il prenait un air si grand seigneur pour répondre: "Laisse donc....laisse donc...." qu'elle n'osait pas insister.

Pourtant, c'était une grosse dépense, et la mère avait tant de mal à leur gagner la vie à tous......

Bien loin de se plaindre, la maman Delobelle trouvait cela très beau de la part de son grand homme.

Ce dédain de l'argent, cette insouciance superbe la remplissaient d'admiration; et plus que jamais elle croyait au génie, à l'avenir théâtral de son mari.

Lui aussi gardait, au milieu des événements, une confiance inaltérable. Peu s'en fallut cependant que ses yeux ne s'ouvrissent enfin à la vérité. Peu s'en fallut qu'une petite main brûlante, en se posant sur ce crâne solennel et illusionné, n'en fit sortir le hanneton qui bourdonnait là depuis si longtemps. Voici comment la chose se passa:

Une nuit, Désirée se réveilla en sursaut dans un état bien singulier. Il faut dire que la veille le médecin, en venant la voir, avait été très surpris de la trouver subitement ranimée et plus calme avec toute sa fièvre tombée. Sans s'expliquer le pourquoi de cette résurrection inespérée, il était parti en disant: "attendons," se fiant à ces prompts ressauts de la jeunesse, à cette force de sève qui greffe souvent une nouvelle vie sur les symptômes mêmes de la mort. S'il avait regardé sous l'oreiller de Désirée, il y aurait trouvé une lettre du Caire, qui était le secret de ce changement bienheureux. Quatre pages signées de Frantz, toute sa conduite expliquée et confessée à sa chère petite Zizi.

C'était bien la lettre rêvée par la malade. Elle l'aurait dictée elle-même que tous les mots qui devaient toucher son cœur, toutes les excuses délicates qui devaient panser ses blessures, n'auraient pas été si complètement exprimés. Frantz se repentait, demandait pardon, et sans rien lui promettre, sans rien lui demander surtout, racontait à sa fidèle amie ses luttes, ses remords, ses souffrances. Il s'indignait contre Sidonie, suppliait Désirée de se méfier d'elle, et avec un ressentiment que l'ancienne passion faisait clairvoyant et terrible, il lui parlait de cette voix blanche bien faite pour mentir et qui n'était jamais trahie par un accent du cœur, car elle venait de la tête comme tous les élans passionnés de cette poupée parisienne.

Quel malheur que cette lettre ne fût pas arrivée quelques jours plus tôt! Maintenant toutes ces bonnes paroles étaient pour Désirée, comme ces mets délicieux qu'on apporte trop tard à un mourant de faim. Il les respire, les envie, mais n'a plus la force d'y goûter. Toute la journée, la malade relut sa lettre. Elle la tirait de l'enveloppe, la repliait ensuite amoureusement et les yeux fermés la voyait encore tout entière, jusqu'à la couleur du timbre. Frantz avait pensé à elle! Rien que cela lui procurait un calme suave où elle finit par s'endormir avec l'impression d'un bras ami qui aurait soutenu sa tête faible.

Soudain elle se réveilla, et comme nous le disions tout à l'heure dans un état extraordinaire. C'était une faiblesse, une angoisse de tout son être, quelque chose d'inextricable. Il lui semblait qu'elle ne tenait plus à la vie que par un fil tendu, tendu à se briser, et dont la vibration nerveuse donnait à tous ses sens une finesse, une acuité surnaturelles. Il faisait nuit. La chambre où elle était couchée—on lui avait donné la chambre de ses parents, plus aérée, plus spacieuse que sa petite alcôve—se trouvait à demi dans l'ombre. La veilleuse faisait tournoyer au plafond ses ronds lumineux, cette espèce de Grande-Ourse mélancolique qui occupe l'insomnie des malades; et sur la table de travail, la lampe baissée, limitée par l'abat-jour, éclairait seulement l'ouvrage épars et la silhouette de la maman Delobelle assoupie sur son fauteuil.

Dans la tête de Désirée, qui lui paraissait plus légère à porter que d'habitude, il se fit tout à coup un grand va-et-vient de pensées, de souvenirs. Tout le lointain de sa vie semblait se rapprocher d'elle. Les moindres faits de son enfance, des scènes qu'elle n'avait pas comprises alors, des mots entendus comme un rêve, se représentaient à son esprit.

L'enfant s'en étonnait, sans s'effrayer. Elle ne savait pas qu'avant le grand anéantissement de la mort, on a souvent ainsi un moment de surexcitation étrange, comme si tout l'être exaspérait ses facultés et ses forces dans une dernière lutte inconsciente.

De son lit elle voyait son père et sa mère, l'une tout près d'elle, l'autre dans l'atelier dont on avait laissé la porte ouverte. La maman Delobelle était étendue sur son fauteuil avec l'abandon des longues lassitudes enfin écoutées; et toutes ces cicatrices, ces grands coups de sabre dont l'âge et les souffrances marquent les visages vieillis, apparaissaient navrants et ineffaçables, dans cette détente du sommeil. Pendant le jour, la volonté, les préoccupations mettent comme un masque sur la véritable expression des figures; mais la nuit les rend à elles-mêmes. En ce moment, les rides profondes de la vaillante femme, les paupières rougies, les cheveux éclaircis et blancs aux tempes, la crispation de ces pauvres mains torturées au travail, tout se voyait, et Désirée vit tout. Elle aurait voulu être assez forte pour se lever et baiser ce beau front tranquille que des rides sillonnaient sans le ternir.

Comme contraste, par l'entre-bâillement de la porte, l'illustre Delobelle apparaissait à sa fille dans une de ses attitudes favorites. Assis de trois quarts devant la petite nappe blanche de son souper, il mangeait tout en parcourant une brochure appuyée en face de lui à la carafe. Le grand homme venait de rentrer,—le bruit de son pas avait même dû réveiller la malade,—et tout agité encore par le mouvement, le train d'une belle représentation, il soupait seul, gravement, solennellement, serré dans sa redingote neuve, la serviette au menton, les cheveux redressés d'un petit coup de fer.

Pour la première fois de sa vie, Désirée remarqua ce désaccord frappant entre sa mère exténuée, à peine vêtue dans ses petites robes noires qui la faisaient paraître encore plus maigre et plus hâve, et son père heureux, bien nourri, oisif, tranquille, inconscient. D'un coup d'œil elle comprit la différence des deux existences. Ce cercle d'habitudes, où les enfants finissent par ne plus voir très clair, leurs yeux étant faits à sa lumière particulière, avait disparu pour elle. A présent elle jugeait ses parents à distance, comme si insensiblement elle s'éloignait d'eux. C'était encore une torture, cette clairvoyance de la dernière heure. Qu'allaient-ils devenir quand elle ne serait plus là? Ou sa mère travaillerait trop et mourrait à la peine; ou bien la pauvre femme serait obligée de cesser tout travail, et cet égoïste compagnon, toujours préoccupé de ses ambitions théâtrales, les laisserait peu à peu glisser tous les deux dans la grande misère, ce trou noir qui s'élargit, s'approfondit à mesure qu'on descend.

Ce n'était pourtant pas un méchant homme. Il le leur avait prouvé maintes fois. Seulement il y avait là un aveuglement immense que rien n'avait pu dissiper. Et si elle essayait, elle. Si avant de partir—quelque chose lui disait que ce serait bientôt—si avant de partir elle arrachait l'épais bandeau que ce pauvre homme se maintenait volontairement et de force sur les yeux.

Une main légère, aimante comme la sienne, pouvait seule tenter cette opération-là.

Elle seule avait le droit de dire à son père:

—Gagne ta vie....Renonce au théâtre.

Alors, comme le temps pressait, Désirée Delobelle s'arma de tout son courage et elle appela doucement:

—Papa....papa..

Au premier appel de sa fille, le grand homme accourut bien vite. Il y avait eu ce soir-là, une première à l'Ambigu, et il était revenu enflammé, électrisé. Les lustres, la claque, les conversations dans les couloirs, tous ces détails excitants dont il entretenait sa folie, l'avaient laissé plus illusionné que jamais.

Il entra dans la chambre de Désirée, rayonnant et superbe, sa lampe à la main, bien droite, un camélia à la boutonnière.

—Bonsoir, Zizi. Tu ne dors donc pas.

Et ses paroles avaient une intonation joyeuse qui résonna singulièrement dans la tristesse environnante.

De la main, Désirée lui fit signe de se taire, en lui montrant la maman Delobelle endormie.

—Posez votre lampe...... J'ai à vous parler.

Sa voix le frappa saccadée par l'émotion; et ses yeux le frappèrent aussi, plus grands ouverts, éclairés, par un regard pénétrant qu'il ne leur avait jamais vu.

Un peu intimidé, il s'approcha d'elle, son camélia à la main pour lui offrir, la bouche, "en petite pomme," avec un craquement de souliers neufs, qu'il trouvait très aristocratique. Sa pose était évidemment gênée; et cela tenait sans doute au trop grand contraste existant entre la salle de théâtre, éclairée et bruyante, qu'il venait de quitter, et cette petite chambre de malade où les bruits amortis, les lumières baissées s'évanouissaient dans une atmosphère.

—Qu'est-ce que tu as donc, Bichette? Est-ce que tu te sens malade?

Un mouvement de la petite tête pâle de Désirée répondit qu'elle se sentait en effet malade, et qu'elle voudrait lui parler de tout près, de tout près. Quand il fut arrivé au chevet de son lit, elle posa sa main brûlante sous le bras du grand homme et chuchota tout bas à son oreille....

Elle était très mal, tout à fait mal. Elle comprenait bien qu'elle n'avait plus longtemps à vivre.

—Alors, père, vous vous trouverez tout seul avec maman.... Ne tremblez donc pas comme cela.... Vous saviez bien que cette chose devait arriver, qu'elle était même très prochaine.... Seulement je vais vous dire.... Moi partie, j'ai bien peur que maman ne soit pas assez forte pour faire aller la maison..... Regardez comme elle était pâle et fatiguée.

Le comédien regarda sa "sainte femme" et parut très étonné de lui trouver en effet si mauvaise mine. Puis il se consola avec une remarque égoïste:

—Elle n'a jamais été bien forte....

Cette observation et le ton dont elle fut faite, indignèrent Désirée, l'affermirent dans sa résolution. Elle continua, sans pitié pour les illusions du comédien:

—Qu'allez-vous devenir tous les deux quand je ne serai plus là?.... Oui je sais, vous avez de grandes espérances, mais elles.....

A continuer.

Cessez de lutter
Contre le sort,
Enrichissez-vous plutôt
D'un seul coup
En plaçant
$2
Dans le prochain tirage
A numéros simples
De la Loterie de la Louisiane
Gros lot, $30,000.

PIANOS DE PLEYEL—Nous publions plus loin une annonce de MM. Pleyel, Wolff & Co. qui déclarent que M. Louis Grunewald, de la Salle Grunewald, est le seul agent autorisé par eux pour la vente de leurs pianos dans les Etats du Sud et le seul qui reçoit les pianos directement de la grande fabrique. MM. Pleyel, Wolff & Co. déclarent en conséquence qu'ils ne seront pas responsables de la qualité d'aucun piano, dit piano Pleyel, vendu par un autre établissement.

M. Louis Grunewald annonce de son côté qu'il a reçu par le steamer Oberon et le navire Louisiane 24 pianos de Pleyel, droits, grands pianos de salon et grands pianos de concert, un des plus beaux assortiments qu'on ait jamais vus, et qui sont offerts aux plus bas prix et aux conditions les plus favorables pour le paiement. M. Grunewald invite les acheteurs à se méfier de ces marchands de contrebande qui offrent des pianos dits Pleyel et qui n'en sont que l'imitation. Voyez ces deux annonces.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE.—L'élégant et nouveau magasin de musique et pianos de M. P. Werlein, au No 135 rue du Canal, continue à être le rendez-vous du monde musical. Cet établissement est foulé du matin jusqu'au soir de visiteurs et d'acheteurs, ce qui prouve la grande popularité de cette maison qui s'est toujours distinguée par la modération de ses prix et les conditions favorables qu'elle fait aux acheteurs. M. Werlein est seul à vendre ici ces fameux pianos de Chickering qui par leur sonorité, leur force, l'élasticité de leurs touches et leur durabilité extraordinaire n'ont pas de supérieurs. On trouve aussi dans son vaste magasin les pianos élégants de Hardman, qui ont toutes les qualités des pianos de première classe et se vendent à un prix très modique. M. Werlein, qui a un assortiment vaste et complet d'instruments de musique, sera toujours charmé de recevoir la visite de nos citoyens quand même ils n'achèteraient pas.

Ordres pour charbon remplis avec célérité par Hy. J. Montagnet, 4 rue Carondelet.

—Z...... est le Gascon le plus convaincu qu'on ait jamais entendu gasconner.

Il vous débite une bourde monstrueuse. Aussitôt il y croit lui-même.

Quelqu'un le définissait ainsi hier:

Ce Z......, quand il a craché par terre, cinq minutes après, il se figure être au bord d'un lac.

INSTITUTIONS.

Prof. L. Emile Richard,
Conservatoire de Paris.
late Musical Director,
Virginia Female Institute, Staunton, Va.
PROFESSEUR de MUSIQUE
Vocale et Instrumentale.
(Piano & Orgue harmonium)
Adresse, Philip Werlein, N. O.

Madame Julie Richard,
late Augusta Female Seminary, Staunton, Va.
Professeur de FRANÇAIS et d'ESPAGNOL,
Adresse, Philip Werlein, Canal St., N. O.
10 oct—2m t l 2 l

INSTITUTION D'AQUIN.

CETTE Institution, dirigée par Mademoiselle H. FITZGERALD, et occupant de spacieux édifices dans le quartier le plus sain de la ville, reçoit des élèves internes et externes, qui peuvent s'initier, dans son enceinte, à toutes les branches d'une instruction solide, sous des maîtres dont chacun s'occupe de sa spécialité d'enseignement.

Le plan des études embrasse toutes les branches, depuis l'enseignement primaire jusqu'aux plus hautes classes: l'Anglais, le Français, l'Espagnol, l'Allemand, les Mathématiques, la Rhétorique, la Littérature, l'Histoire, la Géographie, l'Histoire Naturelle, la Physique, etc.

Le Piano, le Chant et le Solfége sont confiés à des professeurs de mérite.

Pour les conditions s'adresser à l'Institution, 228 rue Bayou, près Claiborne. KINDERGARTEN pour petites filles et petits garçons.
28 aout—6m

INSTITUT St-LOUIS
POUR LES JEUNES FILLES.
FONDE EN 1847.
DIRIGÉ PAR MME E. H. MATTHEY.
Enseignement Primaire, Intermédiaire et Supérieure.

TOUTES les branches d'une éducation complète française et anglaise, la langue espagnole et la langue allemande, y sont enseignées par des professeurs d'un mérite reconnu. La Musique vocale et instrumentale est, comme toujours, l'objet d'une attention particulière. Les classes de Dessin, de Peinture à l'huile et d'Aquarelle, organisées l'année dernière, recommenceront aussitôt la rentrée.

Les dames et les demoiselles qui désireront suivre ces cours, seront admises aux mêmes prix que les élèves de l'Institut.

Dessin..........$3 00 par mois.
Peinture........$4 00 do
25août—6m

CHARBONS.

Avis spécial.

La Compagnie de Charbon St. Bernard a transporté ses bureaux au vaste local neuf No 29 de la rue Carondelet. Elle vend du charbon aux prix suivants:

Pittsburg............... 75 cents le baril.
St Bernard.............. 70 cents le baril.

Les acheteurs qui paient comptant obtiennent un escompte de cinq pour cent.
W. S. CAMPBELL, Agent.
4 oct—JDM—au 1er jv.

Hy. J. MONTAGNET
(Successeur de ALP. LAINE, Agent,)
MARCHAND DE
Pittsburg, Anthracite et Cannel Anglais.

COAL Les commandes des planteurs, des bateaux à vapeur et des familles seront promptement exécutées.

Chantier sur la Levée, 3ème district, au pied de la rue Champs-Elysées. Bureau, No 4 rue Carondelet, près Canal, N. O.

Les ordres peuvent être laissés aux deux endroits.

N. B.—Tout ordre reçu maintenant sera rempli à la date fixée par l'acheteur. 5 août—3m

CHARBON! CHARBON

COAL Le soussigné en mains une grande partie de CHARBON DE PITTSBURG, qu'il désire disposer à des prix qui sont indépendants des récentes combinaisons des vendeurs réguliers. Il recevra des ordres durant les dix prochains jours pour approvisionner les familles et les marchands.

Le charbon sera délivré à la convenance des acheteurs, et le paiement n'en sera exigé qu'à la livraison. Une réponse immédiate est faite aux communications.

EDGARD BOULIGNY,
Bureau du Démocrate, No 109 rue Gravier.
4oo t—

S. N. PIKE'S *Magnolia* WHISKEY Cincinnati OHIO.

LE CLICHÉ CI-DESSUS EST LA MARQUE DU VÉRITABLE ET CÉLÈBRE
PIKE'S MAGNOLIA WHISKEY,
préparé par MM. W. W. JOHNSON & CO., successeurs de S. N. Pike, Cincinnati, Ohio, qui en sont les seuls propriétaires.

Toutes les PREMIÈRES MAISONS de groceries et liqueurs le vendent à la Nlle-Orléans.
sept—

J. VERGNOLE,
65............Rue Decatur............65
—IMPORTATEUR DE—
VINS, COGNAC, LIQUEURS, FRUITS A L'EAU-DE-VIE, VERMOUTH, HUILE, SARDINES, ABSINTHE.

Seul agent pour le Sud et l'Ouest de W. H. CZUBA & CO. Cognac, de la célèbre marque des vins de A. SELLIER & CO., Bordeaux, CHAUVET FILS. Un assortiment général de liqueurs du pays.

BITTER DES ARABES
Supérieur à tout autre.

Les propriétés toniques, stimulantes et digestives de ce bitter, agissent sur le système nerveux et en font une boisson extrêmement agréable et bienfaisante. Comme apéritif le BITTER DES ARABES fait le plus grand bien aux estomacs faibles et délicats et combat efficacement la dyspepsie.

VERGNOLE,
déc—1an Propriétaire, Nlle-Orléans.

SOMNAMBULE.

LE PROFESSEUR LENORMAND, de retour de Paris, peut être consulté à la Nouvelle-Orléans comme somnambule, spiritualiste, en maladies et en affaires. Il vous dira la meilleure place où vous serez le plus chanceux dans vos affaires, et il donne des détails sur les vols. Il vous dira le passé, le présent et le futur, et la destinée de chacun. Par sympathie il peut guérir des tracas de famille et les maladies inconnues ou abandonnées par les docteurs; comme maladies d'estomac, maladies secrètes, douleurs et rhumatismes, &c. Il importe les meilleures médecines de France.—Office, 113, rue St-Philippe, entre Dauphine et Bourgogne—Consultations gratuites pour les pauvres, en médecine, de 3 à 5 heures. 28 mars—77—1 an

LAURENT LACASSAGNE,
Marchand - Commissionnaire et
Importateur de Vins et Liqueurs.
9............RUE DECATUR............9

AGENT pour la vente des Vins d'une des premières maisons de Bordeaux et de la célèbre marque de Cognac P. Denis Gabriel Gadrad & Cie de Cognac, et de l'incomparable Balsamique des Pyrénées. 1 juillet—6 m.

THE CONTI VERANDAH,
(L'Hôtel Vérandah Conti.)
MIS A NEUF.
CHAS. GECKS..........................Propriétaire.

L'OUVERTURE a eu lieu, le mercredi, 5 septembre. Le propriétaire n'ayant rien négligé pour mériter le patronage du public, il espère l'obtenir comme par le passé. Les prix sont raisonnables. 5sept—3m

NEW ORLEANS SAVINGS INSTITUTION
156 rue du Canal.
OFFICIERS.

D. URQUHART, Président.
THOS. A. ADAMS, 1er Vice-Président.
THOS. A. CLARKE, 2nd. "
CHAS. J. LEEDS, 3ème. "
CHAS. KILSHAW, Trésorier.

DIRECTEURS:
Thos. A. Adams, Geo. Jonas,
Thos. A. Clarke, J. G. Gaines,
C. J. Leeds, C. Schneider,
S. Jamison, Carl Kohn,
A. Moulton, T. L. Bayne,
A. Palfrey, D. Urquhart.
28 mars77—1an.

LÉON QUEYROUZE, OSCAR BOIS
QUEYROUZE & BOIS,
MARCHANDS EN GROS DE
GROCERIES, VINS, LIQUEURS
—ET—
Toutes sortes de Produits de l'Ouest,
Aux magasins bleus,
Coin Vieille-Levée et Bienville,
18juillet 1877—1an Nlle-Orléans.

L'Union Française.

LE Conseil de Direction croit devoir rappeler à MM. les planteurs, chefs d'ateliers ou d'établissements, que les demandes de travailleurs, ouvriers ou employés français sont toujours l'objet de la plus grande sollicitude.

Le Conseil appelle également l'attention des Français nouvellement arrivés ou autres que le Cours d'Anglais Gratuit fonctionne toujours régulièrement le Lundi, Mercredi et Vendredi de chaque semaine à 7 1/2 heures du soir, au siége de la Société.

EDGAR LARUE, Président.

MM. les membres de la Société l'Union Française, qui sont désireux de se rendre compte de la gestion de la Société et des services qu'elle rend journellement à nos compatriotes, sont respectueusement invités à passer quand cela leur sera agréable, au Bureau, où tous les renseignements leur seront donnés.
11juin 77—1 an

ATTENTION.
M. ANDRIEU - - - 159 Poydras,
CHAUSSURES A VIS, FAITES en VILLE à $3,50 la paire.
CHAUSSURES COUSUES, faites en ville, A $4 00

BOTTES et Souliers en tous genres faits ici; des meilleurs matériaux et par des ouvriers de premier ordre, à des prix plus réduits que partout ailleurs en ville. Chaussures de toutes qualités pour dames, messieurs, jeunes gens et enfants. Soixante-quinze à cent ouvriers sont constamment employés dans les ateliers.
7janv—1anV&O

ANT. CARRIERE, O. CARRIERE,
E. L. CARRIERE. CHAS. J. CARRIERE
A. Carrière & Sons
Négociants-Commissionnaires,
ENCOIGNURE ROYALE ET DOUANE

Avances libérales sur consignations à nos amis de Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux.
Msept—77—1an

UNE AUTRE GRANDE OCCASION!

PAS D'ESCOMPTE!

Pas d'ajournement!

Tous les lots payés en plein!

GRANDE CHANCE

—POUR—

UNE FORTUNE!

LA COMPAGNIE DE LA

LOTERIE

DE L'ETAT

DE LA LOUISIANE

—FERA—

à la Nouvelle-Orléans, Lne.

LE MARDI, 6 Novembre 1877,

Le 3me TIRAGE Trimestriel

DE LA LOTERIE A $2.

CLASSE L,

GROS LOT:

$30,000,

1857 LOTS!

—LE TOUT S'ÉLEVANT A—

$110,400!

Le tirage commencera positivement à dix heures du matin.

AU BUREAU DE LA COMPAGNIE,

DANS LA MATINEE DU

Mardi, 6 Novembre 1877,

—A LA—

NOUVELLE-ORLEANS, LNE.,

VOYEZ LE PLAN!

(DISTRIBUTION EXTRAORDINAIRE):

100,000 billets à $2 chacun,

LISTE DES LOTS:

1	Lot de.....	$30,000 soit	$30,000
1	Lot de.....	10,000.......	10,000
1	Lot de.....	5,000.......	5,000
2	Lots de....	2,500.......	5,000
5	Lots de....	1,000.......	5,000
20	Lots de....	500.......	10,000
100	Lots.......	100.......	10,000
200	Lots de....	50.......	10,000
500	Lots de....	20.......	10,000
1000	Lots de....	10.......	10,000

PRIX D'APPROXIMATION

9 Lots d'approximation de $300 chacun pour les neuf unités restant du numéro qui aura gagné le lot de $30,000 soit.....	2,700
9 Lots d'approximation de $200 chacun pour les neuf unités restant du numéro qui aura gagné le lot de $10,000 soit.....	1,800
9 Lots d'approximation de $100 chacun pour les neuf unités restant du numéro qui aura gagné le lot de $5,000 soit.....	900

1,857 Lots se montant à.......... $110,400

Billet entier, $2; Demi-Billet, $1.

A vendre, à toutes les agences de la Nouvelle-Orléans et au bureau central de la COMPAGNIE DE LOTERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE.

S'adresser au Lock Box 692, New-Orleans Post Office.

Transmettez l'argent par des ordres sur le bureau de Poste, par des lettres enregistrées, par des traites ou par l'Express.

SOUVENEZ-VOUS

QU'AU GRAND TIRAGE DE $2 DU

6 NOVEMBRE 1877.

TOUS LES LOTS

—SONT—

Payés sur Présentation.

On demande des agents dans tous les Etats, comtés, villes et villages de l'Union.

D'excellentes garanties sont exigées et doivent, invariablement, accompagner les demandes qui doivent être adressées à

M. A. DAUPHIN,
Président,
Nouvelle-Orléans, Lne.

TOUTE LETTRE SANS RÉPONSE SIGNIFIE UN REFUS.

LISEZ CECI!

GRANDE RÉDUCTION

—DES—

PRIX

—DES—

MEUBLES

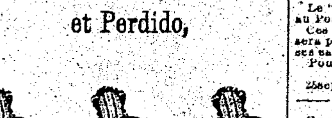
AU PALAIS DES MEUBLES,

A l'enseigne de l'Aigle d'or,

—DE—

Jos. B. Hubbard

Au coin des rues Remparts et Perdido,



Afin de réduire le stock de ce grand établissement et faire place pour les articles d'automne, nous nous sommes décidés à réduire, durant les mois d'été, nos prix qui étaient déjà si modiques.

Nous voulons parler des prix des beaux meubles aussi bien que de ceux des meubles communs

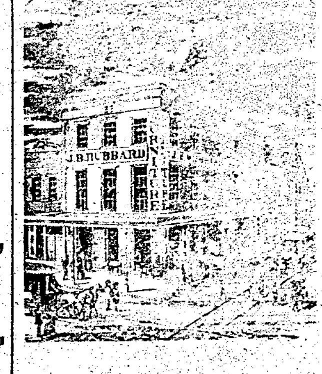
Le public est invité à venir et juger.

Tous les meubles sont neufs, solides et finis

La Maison conservera la réputation qu'elle s'est faite—celle d'être de tous les magasins du Sud,

Celle où les Meubles se vendent à

MEILLEUR MARCHE.



MAISON ÉTABLIE EN 1840.

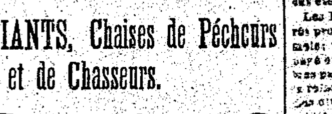
Meubles de chambres à coucher, à bas prix.

Meubles de salon, à bas prix.

Meubles de salle à manger, à bas prix.

Meubles de bureaux et de vestibules, à bas prix.

CHAISES et Berceuses d'Eté, PLIANTS, Chaises de Pêcheurs et de Chasseurs.



Meubles à bon marché pour les résidences d'été et celles des bords de la mer et du Lac,

Pour les Hôtels et les Pensions,

Pour les Campagnes et les Habitations.

AUX PLUS BAS PRIX POSSIBLES.

S'adresser à

L'Enseigne de l'AIGLE D'OR,

Au No 122 de la rue des Remparts, coin Perdido, Nos 84, 86, 88, 90 et 92 de la rue Perdido.

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE
avec escale à PLYMOUTH (G.-B.) pour le débarquement des passagers.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street comme il suit:

FRANCE, Trudelle, mercredi, 31 octobre.
CANADA, Frangeul, mercredi, 7 novembre.

Prix du passage (en or) pour le Havre.
Première cabine (vin compris)............ $100
Deuxième — — .... $ 65
Troisième — — .... $ 35

Prix du passage (en or) pour Plymouth, Londres ou toute autre station d'Angleterre:
Première cabine (vin compris).... $90 à $100
Deuxième — — $65
Troisième — — $35

BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX RÉDUITS donnant droit à l'embarquement soit en France soit en Angleterre.

Passage d'Entrepont avec aménagement supérieur, comprenant vin, literie et ustensiles, $33 en currency y compris le chemin de fer de la Nouvelle-Orléans à New-York.

Les paquebots marqués d'une astérique* ne prennent pas de passagers d'entrepont.

L. GRAND, Agent,
Gallier Court, Lettre H.
Nouvelle-Orléans.
1 mai

Pour New-York directement.

Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.

CETTE LIGNE SE COMPOSE des steamers suivants:
KNICKERBOCKER,
NEW ORLEANS,
HUDSON,
COLTES.

Le steamer KNICKERBOCKER, Kemble, commandant, Partira de son wharf, au pied de la rue Toulouse, JEUDI, 1 Nov, à 8 h. A. M.

L'assurance sur cargaison est prise par cette ligne à 3/4 pour cent.

Passage—Cabine.............. $50.
— Entrepont............ 25.
— Billet d'excursion 80.

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour LIVERPOOL, BREME et le HAVRE.

Pour fret ou passage, s'adresser à ALFRED MOULTON, Rue Carondelet, No 41.
mai—1an.

Pour Covington, Madisonville et Mandeville.

Jusqu'à nouvel ordre, le steamer CAMELIA, partira du Lac, comme suit:

Le LUNDI, et le JEUDI à l'arrivée du train de 11 heures du matin, le SAMEDI, à l'arrivée du train de 4 heures de l'après-midi, du N. O. City Railroad partant de la rue du Canal.

Retour: Il quittera Madisonville le LUNDI, à 4 heures et demie du matin, le MARDI et le VENDREDI, à 7 heures et demie du matin, le LUNDI et le JEUDI, il ira jusqu'à "Old Landing."

Il se reliera, à chaque voyage, avec le steamer Ruby, pour Covington.

FRET.

Le "Camelia" recevra le fret, à chaque voyage, au Pont Magnolia, près du Bassin.

Ces voyages se feront tant que le steamer ne sera pas arrêté par le mauvais temps ou les basses eaux.

Pour plus de détails, s'adresser à
C. M. SORIA,
25sept— Au No 20 de la rue de l'Union.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg.
Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M.

Pour Vicksburg, Davis' Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.

Le bateau à vapeur NATCHEZ,
T. P. Leathers, Capitaine,
J. F. Muse' Commis.

Se relie, à Vicksburg à la ligne Parisot pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Caire et St-Louis.

Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à JANNEY & WORK, 106 Commune et HITE & CARLIN, 4 rue Tchoupitoulas.

Le soussigné prend le fret et signe les connaissements pour Trenton, Monroe et toutes les stations du chemin de fer de Vicksburg, de Shreveport et du Texas.

W. E. BROCKETT, Agent.
25sept—3m Au No 38 de la rue des Magasins.

OPELOUSAS.
Paquebot régulier des Opelousas.

Départs tous les MARDIS à 5 heures P. M. Pour Washington, Opelousas, Port Barre, Simmsport, Churchville et tous les débarcadères de la côte de la rivière Atchafalaya et du bayou Courtableau. Le bateau à vapeur

BIG SUNFLOWER,
A. P. Trousdale, capitaine, J. E. Schmidt, commis, partira ainsi qu'il est dit ci-dessus.

Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à HITE & CARLIN, No. 4 rue Tchoupitoulas.
7 sept—

Paquebot régulier des Opelousas.

Départ tous les SAMEDIS à 5 heures P. M.

Pour Washington, Opelousas, Port Barre, Simmsport, Churchville et tous les débarcadères de la côte de la rivière Atchafalaya et du bayou Courtableau. Le bateau à vapeur

BERTHA.
H. H. Broad, capitaine, T. Jobin, commis, partira ainsi qu'il est dit ci-dessus.

Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à BRITTON & EPPLER, 82 rue Gravier, HITE & CARLIN, No 4 Tchoupitoulas, R. W. ADAMS, 11 Commercial Alley.
9 aout—

BAYOU SARA.

Deux voyages par semaine. Départ tous les MERCREDIS et SAMEDIS à 5 heures P. M. Pour Bayou Sara, Waterloo, Hermitage, Port Hudson, Jordan Store, Baton-Rouge, Plaquemine et tous les débarcadères intermédiaires, le paquebot de première classe

OUACHITA BELLE,
J. C. Liveno, capitaine, J. H. Mossop, commis, partira comme ci-dessus. Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à

BRITTON & EPPLER, 82 Gravier.
LORD & McPEAKE, 48 Camp.
Oct

Paquebot de la Nlle-Orléans et de la côte et de Baton-Rouge.

Deux voyages par semaine.

Jours de départ: tous les VENDREDIS à midi et tous les LUNDIS à P. M.

Voyage de retour: Dimanche et Mercredi.

Le bon bateau à vapeur JOHN H. HANNA, remplaçant le ST. JOHN, J. P. McELROY, Capitaine, J. C. CAMERON, commis.

Voyage de retour: tous les SAMEDIS et MERCREDIS.

Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à A. C. MELANÇON, No 22 rue Bienville.

Paquebot de la Côte jusqu'à Donaldsonville. Trois fois par semaine.

HENRY TETE,
J. F. AUCOIN, Capitaine
G. H. LANDRY, Commis.

Départ de la Nouvelle-Orléans tous les MARDIS matin à 10 heures et tous les JEUDIS et SAMEDIS à midi.

Retour: il partira de Donaldsonville tous les DIMANCHES, MERCREDIS et VENDREDIS matin.

Le TETE prendra du fret pour tous les débarcadères du Bayou Lafourche jusqu'à Thibodeaux.

Pour fret et passage, s'adresser à bord ou à B. RIVET,
105 rue Decatur, près St Louis.
3juillet—1an

Hibernia Insurance Company,
Bureaux, No 37 de la rue du Camp.

JOHN HENDERSON, président.
P. IRWIN, vice-président.
THOS. F. BRAGG, secrétaire.

Gains............................$313,424
Pertes payées.................... 74,741
Bénéfice net..................... 68,433

A une élection qui eut lieu le lundi, 1er du courant, les messieurs dont les noms suivent ont été choisis directeurs de cette compagnie pour l'année courante:

P. Irwin, John Henderson,
Thomas King, John G. Ryan,
Thos. Gilmore, W. J. Castell,
John T. Gibbons, Jas. A. Gardner,
William Hart, Emile Gauche,
Davis Jackson. John H. Hanna,
F. J. Gasquet,

Et, le 2 mai, à une réunion des directeurs, JOHN HENDERSON, président, P. IRWIN, vice-président, et THOS. F. BRAGG, secrétaire, ont été réélus à l'unanimité.

Les Directeurs ont déclaré 12 pour cent d'intérêts provenant du bénéfice net des douze derniers mois; un dividende de 4 pour cent sur le capital payé et un dividende de 20 pour cent sur les primes payées par les actionnaires......—Ce qui fait, avec la réduction (rebate) 40 pour cent sur les primes. Les dits intérêts et dividendes seront payés en espèces aux billets donnés pour actions.

[illegible]

RAPPORT ANNUEL
DE LA
Société de Bienfaisance Mutuelle du Pélican.
Pour l'année expirée le 8 janvier 1877.

RAPPORT DU SECRÉTAIRE.
Etat de la Société le 10 janvier 1876.

Membres actifs			142
" honoraires			10
Admissions, membres actifs			27
" "	honoraires		2
Expulsions,	"	actifs	18
"	"	honoraires	1
Résignations,	"	actifs	2
Décès,	"	"	2
"	"	honoraires	1

Etat actuel de la Société.

Membres actifs	157
" honoraires	11

Rapport du Comité de Secours.

Visites et secours à 26 membres.

Secours en argent, hebdomadaires ou mensuels	$201
Honneurs funèbres et dépenses	268
Total	$469

Rapport du Secrétaire des Finances.

Dû par des membres	$36

Rapport condensé du Trésorier.

En caisse le 10 janvier 1876	$2,871 80
Reçu de membres, pour quotités, assessements et amendes	2,586 30
Reçu d'autres sources	189 35
Total	$ 5,647 45
Dépenses par le comité de secours	$ 469 70
Dépenses pour divers	1,265 10 — $ 1,734 80
En caisse ce jour	$ 3,912 65

Actif de la Société.

En caisse	$ 3,912 65
Effets à recevoir	390 92
Propriété foncière	710 00
Meubles et autres effets mobiliers	1,024 75
Total	$ 6,037 32

Passif—"Aucun".

Election pour l'année 1877.

Président, Hon. Juge A. L. TISSOT.
Vice-président, Dr EMILE DOUMEING.
Secrétaire, FRANK LEEFE.
Secrétaire des finances, ELIE LAMBERT.
Trésorier, GEO. E. FORSTALL.
Grand Marshal, CHAS. T. SONIAT.
Médecin, Dr EMILE DOUMEING.
Pharmaciens, P. BARTHE,
" VALSIN VIGNAUD,
" A. F. BENET,
" L. E. VON GOHREN.
3 1877—1

VAPEURS.

Lloyd de l'Allemagne du Nord.

POUR BREME,
via la Havane et Southampton.
Départ, Dimanche, 28 Octobre,
à 7 heures du matin.

Le steamer allemand HANNOVER,
Capitaine ERDMANN,
partira de son quai, poteau 41, Quatrième District, ainsi qu'il est dit ci-dessus.

Pour passage, s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & CO., Agents
26 oct—2 fs No 42 de la rue de l'Union.

Lloyd de l'Allemagne du Nord.

STEAMERS ENTRE BREME ET LA NLLE-ORLEANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.

Les steamers du LLOYD DE L'ALLEMAGNE du Nord reprendront leur service régulier automne prochain comme ci-dessous—

De Brême		De la Nlle-Orléans	
Hannover....	12 sept.	environ	28 oct.
Frankfurt..	10 oct.	"	11 nov.
?)	14 nov.	"	16 déc.
Frankfurt..	19 déc.	"	20 jan.

Ces steamers font escale, en venant ici, au Hâvre et à la Havane et, en allant en Europe, à la Havane et à Southampton.

PRIX DU PASSAGE:

De Brême, Southampton ou le Hâvre à la Havane ou à la Nlle-Orléans;

Chambre......$150 en or Entrepont......$56, n or

De la Nlle-Orléans à Southampton, Hâvre ou Brême;

Chambres....$150 en or.. Entrepont....$45 en or.

De la Nouvelle-Orléans à la Havane;

Chambres....$35 en or, Entrepont....$15 en

Pour les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix.

Pour les enfants au-dessous de 1 an, gratis.

La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leurs jours de départ annoncés et les prix du passage.

Les soussignés vendent des billets de passage de Brême, Southampton ou le Hâvre à la Nlle-Orléans.

Pour plus de détails, s'adresser à
ED. F. STOCKMEYER & Co.
Agents,
19 juin No 42 de la rue de l'Union.

Compagnie américaine de steamers de Philadelphie.

Ligne de Philadelphie et de Liverpool.

La seule ligne de steamers transatlantiques portant le "Drapeau Américain."

DEPARTS—De Philadelphie, tous les JEUDIS; de Liverpool, tous les MERCREDIS.

La ligne de steamers de l'Etoile Rouge, portant la malle de la Belgique et des Etats-Unis. Départs tous les quinze jours, alternativement, de Philadelphie et de New-York.

Seule ligne et seule ligne directe pour ANVERS.

Billets pour la Nouvelle-Orléans et toutes les parties de la Grande Bretagne et de l'Europe—aller et retour.

Pour le passage et les autres détails, s'adresser à PETER WRIGHT & SONS, Agence générale, 307 Walnut Street, Philadelphia.

Agents à la Nouvelle-Orléans.
A. K. MILLER & CO.,
Au No 8 de la rue Carondelet,
EDWARD A. YORKE,
au coin des rues Carondelet et Gravier.
28 avril—6m

[illegible]

Chemin de fer de la Nouvelle-Orléans [illegible]

A dater du et après le 26 février 1877, le bateau à vapeur ST. FRANCIS BELLE, partira, de la tête de la rue Bienville, à sept heures et demie du matin, pour Westwego, transportera les passagers qui se rendront aux stations du chemin de fer de la Nouvelle-Orléans et du Texas. Il quittera Westwego à 5 heures [illegible]

[illegible]

Chemin de fer de la Nlle-Orléans et Mobile.

LIGNE DE MOBILE.

LA GRANDE ROUTE DE LA MALLE POUR L'EST ET LE NORD.

Deux trains express par jour, arrivent à la gare, au pied de la rue du Canal, et en partent comme suit:

Départ.	Arrivée.
Express......7:35 A. M.	Express......8:35 A. M.
Express......5:00 P. M.	Express......5:50 P. M.

Les wagons-palais de Pullman vont tous les jours à Cincinnati, Louisville, Nashville et Louis, Philadelphie, Washington et Baltimore, sans changement de voiture, et jusqu'à New-York et les villes de l'Est avec un seul changement.

Les billets se vendent au bureau, angle des rues Camp et Commune, en face du City Hotel.

J. W. COLEMAN, Agent du Billets.
D. E. ROBINSON,
21 nov— Surintendant.

THE NEW ORLEANS AND MOBILE RAILROAD—MOBILE LINE.

GREAT NORTHERN AND EASTERN MAIL ROUTE.

Double Daily Express Trains arrive and depart from depot, foot of Canal street, as follows:

DEPART	ARRIVE
Express......7:35 A. M.	Express......8:35 A. M.
Express......5:00 P. M.	Express......5:50 P. M.

Pullman Palace Cars Daily to Cincinnati, Louisville, Nashville, St Louis, Washington, Baltimore and Philadelphia without change and only one change to New York and Eastern cities.

Ticket office corner of Camp and Common streets, opposite City Hotel.

D. E. ROBINSON, Supt.
J. W. COLEMAN, Ticket Agent.

GRANDE ROUTE DE JACKSON.

Ligne de chemin de fer de la Nouvelle-Orléans, St-Louis et Chicago.

A partir du 1er juillet 1877, les trains partiront de la gare de la rue Calliope et y arriveront comme suit:

DÉPARTS.	ARRIVÉES.
Express No 1...6:30 P M	Express No 2...10:30 A M
Express No 3...6:15 A M	Express No 4... 5:15 P M

Les Nos 1 et 2 partent tous les jours; les Nos 3 et 4, tous les jours excepté le dimanche.

CHARS PULLMAN ALLANT, SANS CHANGEMENT, JUSQU'A CINCINNATI, LOUISVILLE, CHICAGO, CAIRO ET MILAN, Tennessee. Pour St. Louis, un char Pullman est attaché au train à Milan, Tennessee, ce qui permet aux voyageurs en destination de St. Louis de s'y rendre sans quitter le train. Un seul changement jusqu'à New York, et les villes de l'Est.

Le train du vendredi soir ne se relie pas à Du Quoin pour Chicago.

Les trains d'agrément entre la Nlle-Orléans et Mccomb City partent de la Nlle-Orléans à 3h.30m P M, le samedi, et à 7 h 30 m le dimanche. Ils arrivent à 9 h 15 m A M et à 9 h 50 P M, le dimanche, et à 9 h 30 m A M le lundi.

Billets en vente et renseignements fournis au No 22 rue du Camp, coin Commune, sous le City Hotel.

A. D. SHELDON, Agent.
J. C. FROST, V. P. & D. G. 14 fv 76

Great Jackson Route.

New Orleans, St-Louis & Chicago Rail Road Line.
Double Daily Through Trains.

Will arrive at and depart from the Calliope St Depot from May 12th, 1877, as follows:—

DEPART.	ARRIVE.
Express No 1...6:30 PM	Express No 2...10:30 A M
Express No 3...6:15 AM	Express No 4... 5:15 PM

No 1 and 2 run daily, 3 & 4 daily, except Sunday.

PULLMAN PALACE SLEEPERS THROUGH WITHOUT CHANGE TO CINCINNATI, LOUISVILLE, CHICAGO, CAIRO AND MILAN, Tennessee.

And for ST-LOUIS a sleeper is attached at MILAN (Tenn), enabling passengers to go through without leaving the train. ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.

Friday evening's train makes no connection at DuQuoin for Chicago.

Accommodation trains between New Orleans and McComb City.

Leaves New Orleans 3:30 PM Saturday, and 7:30 A M Sunday.

Arrives to New Orleans at 9:50 PM Sunday, and 9:30 AM Monday.

Tickets for sale and informations given at 22 Camp street, corner Common, under City Hotel.

A. D. SHELDON, Agent.
J. C. CLARKE, V. P & G. M. 14 fy 16 76

GRAND CHEMIN DE FER
DE LA
Louisiane et du Texas, de Morgan.

Route de la malle des Etats-Unis entre la Nlle-Orléans, la Louisiane occidentale et le Texas.

LE FERRY partira du pied de la rue Ste-Anne tous les jours, à HUIT HEURES ET DEMIE A. M., et se reliera au CONVOI DES PASSAGERS qui part d'Alger à 9 heures A. M.

Le fret pour tous les points du Bayou Lafourche, entre Labadieville et Lockport, sera transporté aux taux de bateau à vapeur pour toute la route.

Les taux du fret, pour les points sur l'Atchafalaya et le Têche, au-delà de Morgan City, est retiré pour le moment. Des contrats spéciaux pour fret sur marchandises expédiées pour ces points devront être faits, avant l'expédition, avec Thomas A. Stephens, agent général, au pied de la rue Ste-Anne. Le fret pour tous les points doit être payé d'avance. Comme avantage spécial à nos clients réguliers, des taux spéciaux, sous forme de billets dits "commutation" seront accordés à ceux qui n'expédieront que par ce chemin de fer.

Afin que le fret soit promptement expédié il doit être délivré avant 3 heures; le fret reçu après cette heure partira par les trains suivants.

GEO. PANDLEY,
Surintendant.

Pour fret et passage s'adresser au coin des rues Natchez et Magasins.

Il ne sera point reçu de fret après 3 heures.
17mai CHS. A. WHITNEY & CO., Agents.

REGLEMENTS DE LA POSTE.

Département des Postes.
Washington, 13 juillet 1876.

Dans une loi votée par le Congrès et approuvée par le Président se trouvent les sections suivantes:

Section 15.—Les journaux et les brochures d'occasion, les publications régulières destinées principalement à servir de véhicule aux annonces, ou à être distribuées gratis, ainsi que tout imprimé de la 3e classe, excepté les circulaires non cachetées, seront transmis par la malle au taux de 1 cent par deux onces ou moins, et de 1 cent par deux onces additionnelles ou moins. L'expéditeur d'un imprimé de 3e classe pourra écrire au dos son nom ainsi que le nom des articles renfermés. Les éditeurs de journaux et publications périodiques envoyés à des abonnés réguliers peuvent indiquer par écrit sur l'enveloppe l'époque de l'expiration de l'abonnement. Les adresses sur cartes postales ou circulaires non cachetées peuvent être ou écrites, ou imprimées, ou fixées au dos.

Section 16.—Sur les circulaires non cachetées et sur tout imprimé de 3e classe, autre que ce qui est désigné dans la section précédente, le port sera payé comme auparavant,—1 cent par once ou fraction d'once.

ASSURANCES.

Mechanics and Traders' Insurance Company,
Au No 14 de la rue Carondelet.

SEPTIEME ETAT ANNUEL.

Nlle-Orléans, 27 septembre 1876.

Conformément à l'article 12 de sa charte, la compagnie publie l'état suivant de ses affaires dans l'année expirée le 31 août 1876.

PASSIF.

Reçu pour primes d'incendie	$111,963 86	
Reçu pour primes de rivière	67,389 38	
Reçu pour primes de mer	14,694 65	
Primes non expirées le 31 août 1875	42,620 00	
		$236,167
A déduire:		
Primes non expirées le 31 août 1876	60,000 00	
Primes remboursées	3,871 83	
		63,871 83
Montant net des primes		$172,294 9[illegible]
En moins:		
Pertes par le feu	$22,132 97	
Pertes sur les rivières	25,540 06	
Pertes sur mer	2,525 79	
Pertes non encore réglées	5,000 00	
		$55,098 82
Réassurances	16,566 90	
Réfaction (rebate) de 15 pour cent	3,879 56	
Taxes et licences	6,000 [illegible]	
Dépenses du bureau du Board des Assureurs	30,157 23	
Profits et Pertes	5,462 77	
	86,626 83	
En moins—l'intérêt	$4,969 89 $21,654 94	$87,164 74
Bénéfice net		$35,131 62

ACTIF.

Effets à recevoir pour primes et prêts sur garantie	$45,224 87
En caisse	14,877 85
Primes en voie de recouvrement	15,845 65
Placé en actions de banques, Compagnie du gaz et autres actions, bons, etc. $72,202 70	
En moins—la baisse des valeurs 15,000 00	56,8[illegible]
Propriétés foncières	5,006 00
Billets par actions	161,[illegible]
Total	$333,[illegible]

Ce qui précède est une copie exacte faite sur les livres de la compagnie.

LLOYD R. COLEMAN,
Président.
JAMES A. WHITE,
Secrétaire.

Etat de la Louisiane, Ville de la Nlle-Orléans.

Fait sous serment, pardevant moi, notaire public, ce 27 septembre 1876.

GABRIEL GRIMA, Notaire public.

Les directeurs ont, à une réunion tenue le 25 courant, résolu de payer 10 pour cent d'intérêt sur le capital payé, et ont déclaré les dividendes suivants: 2 1/2 pour cent sur le capital payé, 20 pour cent sur le montant des primes. Le tout sera payé sur les actions payées en plein, porté au crédit des billets pour actions payées en partie—à dater du LUNDI, 2 octobre 1876.

Les directeurs ont résolu en outre de faire sur les bénéfices de l'année, une réserve de dix pour cent.

DIRECTEURS.

A. J. Aiken, G. P. Harrison,
S. B. Antey, David Hennen,
Hugh Allison, M. Johnson,
Isaac Ricom, Robert L. Moore,
J. A. Braselman, H. J. Mullan,
W. T. Blakemore, John Myers,
E. B. Briggs, Edward Nalle,
Sam'l Boyd, M. Pfeifer,
C. H. C. Brown, Edward C. Payne,
John D. Cobb, Geo. W. Sentell,
J. R. Campbell, W. E. Thompson,
W. L. Cushing, Frederick Wing,
Temple S. Coons, C. W. Wood,
Benjamin Gerson, T. S. Waterman,
P. G. Gubert, Lloyd R. Coleman,
J. Davidson Hill,
1er octobre—1m

The People's Insurance Company of New Orleans,
(La Compagnie d'Assurance du Peuple de la Nlle-Orléans,)

BUREAUX No. 10, RUE CARONDELET.

SIXIÈME ÉTAT ANNUEL.

CONFORMÉMENT à sa Charte, la Compagnie publie l'état suivant de ses affaires.

Primes reçues dans l'année expirée le 30 juin 1877.

Sur risques de d'incendie	$32,7[illegible]
Sur risques de rivières	4,[illegible]
Sur risques de mer	5,[illegible]
Total des primes	$42,[illegible]
En moins—Primes remboursées	667 1[illegible]
	$47,[illegible]
Profits et pertes	12,1[illegible]
	$65,[illegible]
En moins—Primes non expirées	10,090 34
Montant net des Primes reçues	$ [illegible]
Pertes etc., payées dans la même période:	
Sur risques d'incendie	$30,4[illegible]
Sur risques de rivières	1,302 71
Sur risques de mer	1,2[illegible]
Réfaction (rebate)	7,[illegible]
Réassurances	2,415 [illegible]
Taxes	2,925 [illegible]
Loyer	1,500 [illegible]
Impressions, annonces, etc.	6[illegible]
Bureau des Assureurs	1,564 25
Dépenses etc., moins intérêt	4,664 5[illegible]
	$ [illegible]
Bénéfice net	$ [illegible]
L'actif de la Compagnie est comme suit:	
Primes en voie de recouvrement	7,822 60
Actions de Banques et autres actions	56,721 06
Propriétés foncières	13,941 96
Billets garantis	5,694 95
Billets garantis par hypothèque	12,016 16
Effets à recevoir à courte échéance	5,106 19
Meubles de bureau et autres installations	2,879 13
Compte suspendu	1,711 40
En caisse	9,630 98
Total de l'actif	$1[illegible] 44

Ce qui précède est une copie exacte faite sur les livres de la Compagnie.

ERNEST PRAGST, Président,
JOHN WILSON, Vice-Président,
P. M. SCHNEIDAU, Secrétaire.

Signé, sous serment, pardevant moi, à la Nlle-Orléans, le 10 juillet 1877.

JNO. BENDERNAGEL, Notaire.

Nlle-Orléans, 10 juillet 1877.

Aujourd'hui, à une réunion des Directeurs, il a été résolu, à l'unanimité, de déclarer un dividende de DIX pour cent sur le capital, payable sur DEMANDE; un autre dividende de CINQ pour cent en faveur de TOUS les assurés, sur le montant de leurs primes expirées de l'année finissant le 30 juin 1877, en outre de la réfraction (rebate) de 15 pour cent reçu par les dits assurés, sur le montant BRUT de leurs primes — dividende qui sera payé à dater du 6 août 1877.

P. M. SCHNEIDAU, Secrétaire.
juillet—1 m.

Etat de situation
—DU—
Louisiana National Bank,
A LA NLLE-ORLEANS,
Dans l'Etat de la Louisiane.

A la clôture des affaires du 22 juin 1877.

Prêts et escomptes		$1,515,610
Surtiré		2,500
Bons des Etats-Unis pour garantir les billets en circulation		200,000 00
Autres actions, bons et hypothèques		153,026 6[illegible]
Dû par des agents de rachat et de réserves		1,052,119 06
Dû par des banquiers et des banques d'Etat		38,086 91
Propriétés foncières		294,686 [illegible]
Dépenses courantes et taxes payées		34,737 4
Echanges pour le Clearing House	$125,345 65	
Billets d'autres banques nationales	14,647 00	
Petite monnaie, y compris les nickels	5,432 32	
Espèces—Or monnayé	43,214 15	
Argent monnayé	4,000 00	
Billets dits legal tender	431,996 00	574,735 1
Cinq pour cent, fonds de rachat		15,000 00
Total		$4,064,134 03

PASSIF.

Capital payé	1,000,000 00
Surplus	300,000 00
Autres bénéfices non partagés	159,686 6[illegible]
Billets de Banque Nationale non rachetés	200,000 00
Dépôts individuels	2,165,477 87
Certificats de dépôts payables sur demande	19,586 96
Dû à d'autres banques nationales	111,776 61
Dû à des banquiers et à des banques d'Etat	106,307 07
Total	$4,064,134 03

Etat de la Louisiane,
Paroisse d'Orléans, ss

Moi, A. LURIA, Caissier de la susdite banque, jure solennellement que je crois le susdit tableau exact.

A. LURIA,
Caissier.

Signé, sous serment, pardevant moi, ce 7 juillet 1877.

EDGAR GRIMA,
Notaire.

Exact—Attesté:
THOS. L. AIREY,
A. M. BICKHAM,
W. H. MATTHEWS,
Directeurs.
1 juillet—